LA SOURATE FATIHA

Introduction : Importance de cette sourate en islam.

1) Le mot « CORAN »
2) Le mot « SOURATE »
3) Le titre « FATIHA »

Verset premier

- « Nom »
- « Allah »
- RAHAMA

Verset 2

- HAMADA
- RABBA
- ‘ALAMA

Verset 3

Verset 4

- MALAKA
- DANA

Verset 5

- ABADA
- AWANA

Verset 6

- HADA
- QAMA

Verset 7

- NA’AMA
- GHADABA
- DALLA

Conclusion

CHAPITRE 1

LA SOURATE FATIHA[1]

Etude de quelques mots-clés du vocabulaire religieux de l'Islam

Placée en tête du Coran, la sourate Fâtiha[2] « ouvre » (**FATAHA**) « le Livre », comme une prière introductive; d'où son caractère liturgique (emploi du « nous » / « tu »); elle est un élément constitutif indispensable du rituel de la prière en Islam. Elle est souvent récitée : durant la prière rituelle (*salât*), ou à l'occasion des naissances, mariages, morts etc[3]...):

« Cette récitation imprime un sceau sur presque toute résolution importante, termine presque toute formule de prière prononcée dans des lieux saints et accueille toute nouvelle joyeuse, tandis que les marchands qui ne peuvent parvenir à un arrangement au sujet du prix d'une marchandise cherchent dans une récitation concertée de la Fâtiha de nouvelles forces pour une décision »[4].

Cette sourate est la plus connue de tous les musulmans; on ne peut la réciter qu'en langue arabe, même si tous ne comprennent pas entièrement le sens de chacun des mots ainsi récités; cette sourate représente l'essence même du Coran; elle résume l'essentiel de la relation de l'homme à Dieu; elle est la « substantifique moëlle » de tout le Coran. C'est du moins ce que veut signifier l'un des grands mystiques musulmans : **Hasan el Basri** (642-728):

---

[1] Une étude fondamentale, mais d'un accès difficile, est celle de M. Arkoun: "Lecture de la Fâtiha", in: Lectures du Coran, Paris, Maisonneuve et Larose, 1982, p. 41-67.

[2] Cf. J. Jomier : : « La Fâtiha, la grande prière de l'islam », in : La vie spirituelle, 724, 1997 ; p. 539-546.

[3] La sourate Fâtiha est souvent appelée « *as-saba'a mathani* », « les sept versets souvent répétés », ou encore: *Surât el -madh* (sourate de la louange), *surât al-'asâs* (sourate du fondement), *umm al-qorân* (l'emblème du Coran) ou enfin *um el-kitâb* (l'emblème -<et non pas mère, ici, du Livre>)

[4] Cf; EI 2, article **Fâtiha** (R. Paret)

« Dieu a inclus les sciences des Livres antérieurs dans le Coran, puis il a inclus les sciences du Coran dans la Fâtiha : quiconque possède l'exégèse de celle-ci est comme quelqu'un qui posséderait l'exégèse de tous les livres révélés »[5].

J. Jomier écrit[6] :

« On trouve dans la sourate Fâtiha les principaux thèmes de l'islam « présence » de Dieu, sa maîtrise universelle, son unicité, la vie de prière, le code de vie que représente l'islam, la *« guidance »* de Dieu, le jugement dernier, l'opposition à ceux qui ne sont pas musulmans » (…) « Il est souvent difficile pour les non-musulmans de comprendre exactement le sens des mots ou des phrases du Coran. D'autant que le livre sacré des musulmans contient des affirmations diverses, selon les circonstances. Tel un grand meuble comportant beaucoup de tiroirs, il renferme des morceaux très variés, que l'on peut répartir et grouper selon le sens. (…) Veut-on des textes de pardon ? Le tiroir du pardon en fournira. Au contraire, des textes de vengeance, le tiroir de la vengeance en contient. Et de même pour tout. (…) Il est donc indispensable d'avoir une idée de l'arrière-plan sur lequel se détachent les phrases en question, et ensuite de voir quelles sont les intentions de celui qui vous cite le passage. »

L'étude mot à mot de cette sourate permet d'entrer dans une compréhension de quelques racines importantes de la langue coranique, de la spiritualité musulmane et de s'y sensibiliser avec bienveillance.

A cet effet, il est utile d'entendre les sons; il est même indispensable **d'écouter le texte arabe**[7] de cette sourate : de Paris à Pékin, tous les musulmans le connaissent par cœur ; même s'ils ne connaissent pas la langue arabe.

Pour faciliter l'étude, une transcription phonétique élémentaire permettra de repérer quelques-uns des mots qui seront étudiés.

---

[5] Cité par M. Arkoun in op. cit., p. 41. Par ailleurs, un commentaire de Râzi considère que lecture de la Fâtiha équivaut à la lecture du Coran tout entier (I, 173-177) (cité dans la traduction du Coran de Hamza Boubakeur)

[6] La vie spirituelle, 1997, p. 724 et p. 534.

[7] C'est ce que souligne fortement Azeddine Guellouz dans son petit livre Le Coran, Col. « Dominos », Flammarion, 1996, p. 7 : **« Lire le Coran suppose la compréhension de son langage, ce qui, en l'occurrence, ne se limite pas à la connaissance d'un lexique ni même d'une syntaxe, mais inclut l'interrogation des structures qui le constituent et qui sont constitués par lui. De sorte que l'observateur aussi bien que l'adepte ne peut rien lire avant d'avoir tout lu ou du moins, d'avoir créé l'horizon d'attente qui prépare cette lecture »**

Auparavant, quelques remarques linguistiques s'imposent sur le sens du mot : **« CORAN »,** puis sur les mots **« Sourate** » et versets (***ayât***) ; enfin sur le titre de la première sourate **« Fatiha »**

1) Le mot **Coran** vient sans doute de la racine **QARA'A**[8]: lire à haute voix, réciter, « prêcher »; d'où le substantif **QOR-ÂN**[9], devenu « Coran » en français, (après avoir été, durant plusieurs siècles, « Alcoran, El Qorân »).

Du point de vue musulman, on dira que « Le Qur'ân, sous l'aspect sémantique et religieux, est la Récitation ou re-citation de la Parole révélée par Allah et que le Qur'ân contient un enseignement divin synthétique, tout à la fois englobant et explicite, transmis par le souffle de l'Esprit ; il se réfère alors à l'oralité et à l'ouie et donc à la parole articulée. La tradition enseigne que le Qur'ân est la Révélation d'Allah ou Descente de la Parole divine opérée par son Messager, Muhammed par l'Ange Gabriel assimilé à un aspect de l'esprit de Sainteté (*ruh al-qudus*). Allah en parle ainsi dans le Qur'ân : « Le commandement d'Allah vient. Ne cherchez donc pas à précipiter son avènement. Gloire à Allah et qu'Il proclame Sa sublimité au delà de ce qu'ils associent. Il a fait descendre progressivement les anges avec (ou par) l'Esprit provenant de Son Commandement sur qui Il veut d'entre ses serviteurs. Avertissez qu'il n'y a nul dieu adoré (illâh) autre que moi. Aussi, protégez-vous de Moi.»i (16, 1 et 2). « Quand tu récites le Qur'ân cherche la protection d'Allah contre Satan le lapidé » (16, 98)[10]

---

[8] **« Le terme *Qur'ân* vient de la racine Q R ', qui comporte les acceptions suivantes : Réciter, lire devant quelqu'un, transmettre, apprendre, ramasser les parties éparses et les réunir (par exemple, de l'eau, par plusieurs conduits, dans un seul réservoir), être pleine en parlant d'une femelle, être tenue dans un enclos (une bête pour la parturition).** » in : Maurice Gloton : Une approche du Coran par la grammaire et le lexique, Beyrouth, Dar Albouraq, 2002, p. 34.

[9] Cf. l'article **Kur'ân** in EI 2 : « La plupart des savants occidentaux admettent aujourd'hui l'opinion (...) selon laquelle ce terme vient du syriaque *keryânâ* « lecture des Ecritures, leçons » employé dans la liturgie chrétienne. Pour la majorité des autorités musulmanes, *kur'ân* est simplement le nom verbal de *kara'â*, « lire » ou « réciter ». (...) « La conclusion la plus valable paraît être que le mot *kur'ân* a pris naissance dans le *Kur'ân* lui-même pour représenter le syriaque *keryânâ*, mais a été formé sur un type arabe de *masdar* de *kara'â*. »

Avec Mohammed Arkoun, on notera que « le Coran porte d'autres noms comme Al-kitâb, le Livre, l'écriture « descendue » du ciel au cours de « la nuit bénie » ; *al-dhikr*, l'avertissement ; ainsi, les peuples du livre *« ahl al-kitâb »* sont également nommés *ahl al-dhikr*, ceux qui ont reçu l'avertissement ou qui font récollection des Noms de Dieu et de ses enseignements ; *al-furqân*, la discrimination, la preuve discriminante, c'est à dire la révélation. » in : L'islam, Approche critique, Ed. J. Grancher, 1992, p.60.

[10] Gloton, op. cit. p. 34.

La racine du mot Coran est aussi celle qui constitue le premier mot de la révélation musulmane : *iqra* : lis! (impératif!), premier mot de la sourate 96, première sourate révélée, selon la tradition musulmane[11].

Or cette sourate 96 est très intéressante : il faut s'y arrêter quelques instants ; les études qui ont été faites tout récemment sont très riches d'enseignement !

Je m'inspire directement d'une étude de **Michel Cuypers** :

« La sourate 96 (« Le caillot de sang ») est une des sourates les plus célèbres, parce qu'elle commence par le verset dans lequel toute la tradition a lu l'envoi en mission du Prophète : « Lis (ou proclame), au nom de ton Seigneur qui a créé, qui a créé l'homme d'un caillot de sang... ». Telles auraient été les première paroles de l'ange Gabriel adressées à Muhammad, lors d'une de ses retraites spirituelles dans la grotte de Hirâ', près de la Mecque.

La chose étrange est que cette sourate, comme on le verra, est composée de deux fragments stylistiquement, sémantiquement et, selon la tradition, historiquement totalement différents : les cinq premiers versets sont très rythmés, parfaitement réguliers, portant (apparemment) sur l'envoi en mission du Prophète par Dieu, créateur et révélateur. Les versets suivants, plus libre de style, sont une invective, contre ceux qui tentent d'empêcher le « serviteur » de Dieu, de prier. La tradition met ce fragment en lien avec les menaces des païens de la Mecque contre Muhammad qui priait près de la Ka'ba, incident qui se serait produit au moins trois ans après la première révélation. Le grand commentateur Fakh al-Dîn Râzî (mort en 1209) avait déjà perçu l'anachronisme : il conclut que les cinq premiers versets ont été révélés d'abord ; le reste, révélé plus tard, aurait été rattaché par la suite aux premiers versets, sur ordre du Prophète[12].

Même si l'on admet que ces deux fragments, de style si différent, aient pu avoir une origine indépendante, leur combinaison dans une même sourate doit avoir un sens. Qu'elle est l'unité sémantique, logique et rhétorique de cette sourate ?

Une première piste, **lexicologique**, nous est donnée par des chercheurs, pratiquant la critique historique, concernant le sens exact du premier mot : *iqrâ'*. Habituellement traduit par « lis », quelquefois « proclame », cet impératif a été mis par certains en relation avec la vocation du Deutéro-Isaïe (Is 40,6 : « Une voix ordonne : "Crie !" »), confirmant donc le sens d'un envoi en mission. Or, enquêtant parmi les hadiths, le savant Uri Rubin a constaté que les

---

[11] Voici le texte des premiers versets de cette sourate 96 :
« Lis au Nom de ton Seigneur qui a créé!
Il a créé l'homme d'un caillot de sang.
Lis!..
Car ton Seigneur est le Très-Généreux
qui a instruit l'homme au moyen du calame,
et lui a enseigné ce qu'il ignorait ».
(J'utilise, sauf indication contraire la traduction de Denise Masson, « Folio classique », Gallimard, 1967)

[12] Razî, *Al-Tafsîr al-kabîr*, Beyrouth, 1983, XXXII, p. 18.

récits de la vocation du Prophète les plus anciens, ne font aucune allusion au premier verset de cette sourate, ce qui rend le lien entre les deux douteux[13]. Et d'autre part, la formule *iqrâ' bi-sm* semble bien être un calque de l'expression hébraïque : *qera be-shem* « appelle », « invoque le nom »[14]. Le verset ne voudrait donc pas dire : « Lis, au nom de ton Seigneur », mais « Invoque le Nom de ton Seigneur », signifiant une invitation à la prière, et nullement un envoi en mission[15]. On retrouve la formule, par exemple, dans le psaume 116,13 : « J'invoquerai le Nom du Seigneur ». On aurait donc, dans les cinq premiers versets du moins, un petit psaume invitatoire, proche de ceux que l'on peut trouver dans le psautier, par exemple le psaume 95 (94).

Une deuxième piste s'ouvre dès lors du côté de **l'intertextualité** : il est remarquable en effet qu'aussitôt après cet impératif initial, la sourate évoque la création en général, et celle de l'homme en particulier. On retrouve la même séquence dans le psaume invitatoire 95 : appel à la louange, à l'impératif (« Venez, crions de joie pour le Seigneur », v.1)/Dieu créateur (« à lui la mer, c'est lui qui l'a faite, la terre ferme, ses mains l'ont façonnée », v.5)/créateur de l'homme (« à genoux devant le Seigneur qui nous a faits », v.6). Dans les deux textes, cet ensemble est encore suivi par une même formule de justification très semblable : « Car ton Seigneur est le Très-Généreux... » (sourate 96,3) / « Car c'est lui notre Dieu » (Ps 95,7).

---

[13] U. Rubin, *The Eye of the Beholder. The Life of Muhammad as viewed by early Muslims*, The Darwin Press, Princeton, 1995, pp. 103-108, 230.

[14] Dans cette interprétation, la particule *bi-* est expliquée comme étant un *bâ' zâ'ida*, un *bâ'* « superflu ». *Cf.* Abû 'Ubayda, *Majâz al-Qur'ân*, éd. M.-F. Sazkîn, Le Caire, 1988, II, p. 304 ; Ibn Qutayba, *Ta'wîl mushkil al-Qur'ân*, éd. A. Saqar, le Caire, 1954, p. 193 ; U. Rubin, « *Iqra' bi-smi rabbika*... ! Some notes on the reinterpretation of the *sûrat al-'Alaq* (vs. 1-5) », *Israel Oriental Studies*, XIII, 1933, p. 213-230, résumé dans Cl. Gilliot, « Bulletin d'islamologie et d'études arabes », *Revue des Sciences philosophiques et théologiques* 78, 1994, p. 461. L'idée de U. Rubin est reprise dans J. Chabbi, *Le Seigneur des tribus. L'islam de Mahomet*. Éd. Noêsis, Paris, 1997, p. 214, et dans A.-L. de Prémare, *Les fondations de l'islam. Entre écriture et histoire*, Seuil, Paris, 2002, pp. 311-312.

[15] Cette interprétation est déjà tenue au XIXe siècle par Gustav Weil et Hartwig Hirshfeld (voir Günter Lüling, *A Challenge to Islam for Reformation*, Motilal Babarsidass Publishers, Delhi, 2003, p. 32) et Hubert Grimme (*Das Leben Mohammeds*, Münster, 1892, I, p. 18 : « Preise den Namen deines Herren »). Th. Nöldeke dans *Geschichte des Qorâns*, I, p. 81, cite le philologue arabe Abû 'Ubayda (m. 203/818) pour qui le verbe *qara'a*, en 96,1 « a le même sens que le verbe *dhakara* : invoque, loue, glorifie » (Lüling, *id*., p. 31). Ch. Luxenberg met le verbe en relation avec une formule syriaque d'introduction à la prière (Christoph Luxenberg, *Die syro-aramäische Lesart des Koran*, Das Arabishe Buch, Berlin, 2000, p. 279). Lüling et Luxenberg voient à l'origine de la sourate 96 (moyennant diverses adaptations) une hymne chrétienne.

Sourate 96,1-5)	Psaume 95 (94),1-7
1 **Invoque le nom de ton Seigneur**	1 Venez, **crions de joie pour le Seigneur**, Acclamons le rocher de notre salut ; 2 approchons de sa face en rendant grâces, 3 au son des musiques, acclamons-le Car c'est un Dieu grand que le Seigneur, un Roi grand par-dessus tous les dieux ; 4 en sa main sont les creux de la terre et les hauts des montagnes sont à lui ;
qui ***créa***,	5 ***à lui la mer, c'est lui qui l'a faite,*** ***la terre ferme, ses mains l'ont façonnée***. 6 Entrez, courbons-nous, prosternons-nous ;
2 **créa l'homme** d'une adhérence. 3 Invoque, ***car ton Seigneur est le Très-Généreux*** 4 qui enseigna par la plume, 5 enseigna à l'homme ce qu'il ne savait pas.	à genoux devant le Seigneur **qui nous a faits** ! 7 ***Car c'est lui notre Dieu***, et nous le peuple de son bercail, le troupeau de sa main.

La troisième piste est celle de **l'analyse rhétorique**. Compris comme je viens de le proposer, les cinq premiers versets ne sont plus hétérogènes aux suivants : c'est toute la sourate qui concerne la prière. Rhétoriquement, elle forme un *passage* composé de deux *parties* : 1-5/6-19, reliées par une série d'indices :

- « l'homme », à la fin de la première partie (5) et au début de la deuxième (6) joue le rôle de charnière ou de *terme médian* reliant les deux parties ;
- « ton Seigneur » (1,3/8) figure en *terme(presque) initial*, indiquant le début des deux parties ;
- « il ne sait pas »/« ne savait-il pas » (même verbe *ya'lam*), v. 5 et 14, à la fin de la première partie (5) et au centre exact de la seconde, représente une application d'une des lois de la rhétorique sémitique, celle du « déplacement des extrémités vers le centre » (quatrième loi de Lund, bibliste qui a écrit autour des années 1940). Cette construction soude les deux parties en un tout, selon un procédé typique de la rhétorique sémitique. Le v. 14 apparaît alors comme une explicitation de l'énigmatique v. 5 : « enseigna à l'homme ce qu'il ne savait pas ». Qu'est-ce que l'homme ne savait pas ? Le v. 14 répond : que Dieu est le juge suprême qui voit tout, et ne laissera pas impunie la rébellion de l'homme riche. Il est remarquable par ailleurs que ce membre central soit sous forme de question : c'est une des lois de la rhétorique sémitique, que très souvent au centre d'un système figure une question ; d'autres fois, c'est une sentence de sagesse, ou une citation, quelque chose qui fait réfléchir (dans les évangiles, c'est souvent une parabole).

---

1 **INVOQUE** *(IQRA'BI)* le nom de TON SEIGNEUR
qui créa,
2 créa l'homme d'une adhérence.
3 Invoque, car ton Seigneur est le Très-Généreux
4 qui enseigna par la plume,
5 enseigna à **l'homme** ce qu' ***IL NE SAVAIT PAS*** *(YA'LAM)*.
----
6 Non-non ! Certes **l'homme** se rebelle
7 dès qu'il se voit dans l'aisance.
8 Certes, vers TON SEIGNEUR est le retour.
9-10 Vois-tu celui qui interdit à un serviteur [de Dieu] quand il prie ?
11-12 Vois-tu qu'il soit dans la direction ou qu'il ordonne la piété ?
13 Vois-tu qu'il crie-au-mensonge et tourne-le-dos ?

14 ***NE SAIT-IL PAS*** *(YA'LAM)* que, certes, Dieu voit ?

15 Non-non ! S'il ne cesse pas, vraiment, Nous le saisirons par le toupet,
16 un toupet menteur, pécheur.
17 Qu'il appelle donc son clan !
18 Nous appellerons les Archanges.
19 Non-non ! Ne lui obéis pas,
mais prosterne-toi et **APPROCHE-TOI** *(IQtARIB)*.

Une dernière subtilité rhétorique confirme la cohérence de l'ensemble de la sourate : les termes tout à fait extrêmes délimitant la sourate (début v. 1, fin v. 19) sont deux verbes à l'impératif singulier. La correspondance des deux verbes est soulignée par une assonance : *IQRA' BI* / *IQtARIB*. Cette correspondance semble d'autant moins due au hasard que le terme *iqtarib* est le seul à ne pas rimer avec un autre verset. S'il a été choisi, hors rime, ce ne peut être que pour son aptitude à faire inclusion avec le premier mot de la sourate. Cette inclusion assonancée invite à mettre ces deux impératifs extrêmes de la sourate également en relation sémantique. Le v. 19b est évidemment une invitation à la prière et à l'adoration : « prosterne-toi et approche-toi »[16], ce qui rejoint le sens du v. 1, si on le traduit par : « invoque le Nom de ton Seigneur ». Toute la sourate s'en trouve unifiée autour du thème de la prière, évoquée non seulement aux v. 1, 3 et 19, mais encore aux v. 9-10 : « Vois-tu celui qui interdit à un serviteur [de Dieu] quand il prie ? » Le « serviteur » de Dieu, d'abord invité à prier, se heurte à l'hostilité d'un riche rebelle qui veut le détourner de la prière ; mais Dieu le punira, alors qu'il engage son serviteur à ne pas se laisser décourager ni détourner du véritable culte.

---

[16] La *Traduction Oecuménique de la Bible* signale que « s'avancer » (la *Bible de Jérusalem* dit « s'approcher ») fait partie du vocabulaire du culte (en note à Jér. 30,21, qui renvoie à Lv 9,5-9 [« Approche-toi de l'autel »] et Nb 8,19[« Ainsi les fils d'Israël ne seront plus frappés par un fléau pour s'être approchés du lieu saint »]).

La structure de la sourate ainsi mise en évidence permet de revenir une seconde fois à **l'intertextualité**. Le psaume 95 est lui aussi clairement composé en deux temps : une invitation à la louange 1-7 (citée ci-dessus), suivie d'une menace de châtiment contre les rebelles désobéissants (8-11).

8 « N'endurcissez pas vos coeurs comme à Meriba
comme au jour de Massa dans le désert,
où vos pères m'éprouvaient, me tentaient, alors qu'ils me voyaient agir !
10 Quarante ans cette génération m'a dégoûté
et je dis : toujours ces coeurs errants,
ces gens-là n'ont pas connu mes voies.
Alors j'ai juré en ma colère : jamais ils ne parviendront à mon repos. »

Il en va de même pour les deux parties de la sourate 96, même si le caractère de la rébellion diffère (rébellion générale du peuple contre Dieu, dans le psaume ; rébellion d'un riche ennemi du « serviteur » de Dieu, dans la sourate). On notera encore la similitude des deux versets : « Venez ! Prosternons-nous, inclinons-nous » (Ps 95,6) / « Prosterne-toi et approche-toi » (Sourate 96,19), et l'insistance sur l'ignorance du rebelle : « Ces gens-là n'ont pas connu mes voies » (Ps 95,10) / « Ne sait-il pas que Dieu voit ? » (Sourate 96,14).

On voit que l'accumulation des données de l'enquête lexicologique et historico-critique d'une part, de l'intertextualité et de l'analyse rhétorique d'autre part, ne laissent aucun doute sur le caractère de psaume invitatoire de la sourate 96. Il est d'ailleurs remarquable que le destinataire n'est nulle part clairement désigné, si ce n'est par le terme « serviteur » ou « esclave » (*'abd*) : la tradition suppose que la sourate s'adresse à Muhammad, mais elle peut tout aussi bien s'adresser à tout croyant qui se heurte à l'insolence d'ennemis incrédules, comme c'est si souvent le cas dans les psaumes bibliques.

Cette analyse appelle donc à remettre en cause l'interprétation traditionnelle de ce psaume, et particulièrement de son premier verset, sans avoir à modifier en rien le texte canonique du Coran[17]. Elle montre le caractère factice de la mise en relation de ce verset avec la vocation de Muhammad. Le sens de la sourate s'en trouve profondément changé, mais sans que la foi islamique en soit le moins du monde atteinte. »

Je reviens maintenant à mon texte :

Ces premières remarques indiquent déjà la place que tient **le texte même du Coran** pour tout musulman. Louis Massignon écrit :

« Le texte du Coran se présente comme une dictée surnaturelle enregistrée par le Prophète inspiré; simple messager chargé de la transmission de ce dépôt, il en a toujours considéré la forme littéraire comme la preuve souveraine de son inspiration prophétique personnelle, miracle de style supérieur à tous les miracles physiques. Le Prophète Mohammed, et tous les Musulmans à sa suite vénèrent dans le Coran une forme parfaite de la Parole divine; si la Chrétienté est, fondamentalement, l'acceptation et l'imitation

[17] Contrairement à ce que suggèrent G. Lüling et Ch. Luxenberg. Voir ci-dessus, note 39.

du Christ, avant l'acceptation de la Bible, en revanche, l'Islam est l'acceptation du Coran avant l'imitation du Prophète »[18].

Il faut tout de suite noter que la lecture du Coran est souvent très déroutante : le texte semble fait de séquences décousues, où les sujets se suivent et s'entremêlent sans ordre ni logique discernables. Voici ce qu'écrit Jacques Berque :

Ceux qui, sans préparation, abordent cet ensemble (de sourates du Coran) se sentent débordés par la profusion et son apparent désordre. Beaucoup d'Occidentaux parlent d'incohérence : le discours passe d'un sujet à l'autre, sans être poursuivi, et encore non épuisé. Le même thème, le même motif revient ça et là sans régularité discernable. Impossible de se retrouver dans un texte touffu que n'éclaircissent ni les titres de sourates, ni les coupures qu'introduisent arbitrairement les traducteurs, ni les canevas ou autres index dont ils prétendre nous munir. Au total, malgré quelques beaux morceaux, lecture, dit-on décevante ![19]

Lorsqu'ils parlent du Coran[20], les musulmans utilisent souvent l'expression « ***El Qor'ân el karîm*** »; la racine **KARAMA** évoque l'idée de noblesse, largesse, munificence etc. L'adjectif ***karîm*** signifie: éminent, généreux, noble, respectable, ou encore, précieux, honorable etc.

---

[18] Massignon L.: Opera minora, I, 1939, p. 17. cité par D. Masson in Coran, p. XVII de son "Introduction".

[19] Berque J. : Relire le Coran, p. 19.

[20] On notera qu'il existe d'autres mots pour parler du Coran ; il y a d'abord le mot ***Furqân*** qui se traduit par discernement total, distinction achevée, séparation décisive, critère, argument péremptoire.

Il y a ***al-Kitâb*** : le Livre « compris comme un ensemble de signes, organique et agissant dont toutes les parties se tiennent pour faire un tout cohérent, un « tissu » bien structuré dans ses divers éléments constitutifs et destiné à un but précis »

Il y a ***al-Suhuf***, dont la racine évoque l'idée de remuer, creuser la terre avec une pelle ou une spatule, commettre une faute en écrivant ou en lisant ; on traduit par « feuillets ». « Ces feuillets primordiaux, qui peuvent faire penser au parchemin ou au papyrus par l'aspect matériel qu'ils pourraient ou qu'ils ont pu prendre, se réfèrent à des Recueils prototypiques et essentiels, à des « Plans » cosmiques, et symbolisant adéquatement des Degrés divins dans l'Existence universelle. Ils suggèrent aussi la structure de l'Univers cosmique et métacosmique, texture, sans limites assignées, dans laquelle les Ecritures divines se présentent et prennent forme, comme dans les versets de la sourate 98 que nous venons de citer. De plus, ceux-ci font allusion à la Descente divine du qur'ân sur le Prophète Muhammad, descente qui vient rappeler, aux possesseurs d'Ecritures saintes antérieures à la dernière des Révélation, la réalité de ce Livre prototypique que celle-ci récapitule et confirme à la fin d'un ultime cycle humain ».

Il y a ***asâfir***, contes, histoire, mythes « suite discontinue de scènes, de figures, de personnifications, de symboles pour décrire des réalités telles qu'elles dépassent le plan mental et relèvent donc plus de l'intuition que de la compréhension rationnelle ».

Ajouter à cela : ***az-zabûr*** qui connote l'idée de copier, transcrire des caractères, chasser, jeter des pierre etc. (mais au pluriel ***zubur*** signifie les psaumes de David) ; ***as-sijill***, qui connote l'idée de consigner par écrit ; enfin : ***at-tilâwa***, qui indique l'idée de suivre, faire défiler, énoncer, suivre le fil de, dérouler, dévider. Cf. Gloton, op. cit. p. 34-39.

2) Une sourate est un ensemble de versets du Coran rassemblés sous un même titre[21]; le mot « sourate » vient de la racine **SARA**. Ce mot appartient au vocabulaire de la construction (c'est une rangée de pierres) avant d'être utilisé pour désigner une unité de texte. Dans le Coran (2, 23 ; 9, 64 etc.), il ne désigne pas les sourates du recueil coranique actuel, mais une unité textuelle beaucoup plus brève, parfois une seule phrase, comme en 9, 86 : « Lorsqu'une ''sourate'' est descendue, à savoir : ''Croyez en Dieu et combattez avec son prophète''… »[22]

Cette racine indique l'idée de « monter sur un mur, monter à la tête de ».

A titre d'exemple du fonctionnement de l'exégèse musulmane, voici trois interprétations possibles de ce que peut signifier, dès lors, le mot « sourate »:

- a) **« de même que la muraille entoure tout ce que contient la ville, de même la sourate enveloppe toutes les espèces de sciences qu'elle renferme »**.

- b) **« la sourate est ce par quoi le lecteur s'élève d'un degré à un autre dans l'enseignement qu'il reçoit »**

- c) **« la sourate est une part ou un fragment incomplet du Coran...; la sourate est ce qui reste d'un découpage du texte intégral, comme le serait un membre ou une partie organique par rapport au corps entier ».**

A travers ces trois interprétations (d'autres sont possibles), nous avons un exemple du type de commentaires/interprétations que les savants musulmans donnent du vocabulaire coranique.

Chaque sourate porte un titre ; mais il n'y a qu'un lien très lâche entre le titre des sourates et leur contenu.

---

[21] Une sourate ne correspond que très approximativement au mot de « chapitre » en français. **« Râzi pose une question intéressante : « quelle est l'utilité du découpage du Coran en sourates ? Il donne plusieurs réponses. C'est, dit-il, pour la même raison qu'un auteur découpe son ouvrage en chapitres. C'est en second lieu que, lorsqu'un genre comporte plusieurs espèces, il est préférable de les séparer les unes des autres. la troisième de ces réponses prend le lecteur en considération : quand il a terminé une sourate et qu'il en commence une autre, il est réconforté et encouragé dans son espoir d'arriver au terme, ce qui ne serait pas le cas s'il devait lire le livre d'un bout à l'autre sans savoir où il en est ; ainsi quand un voyageur sait qu'il a parcouru un mille ou un paragraphe, il a plus de force pour poursuivre son voyage. La quatrième réponse est que le fidèle qui a retenu par cœur une sourate, est certain d'avoir retenu une partie indépendante en soi, et il s'en réjouit. Par suite, la lecture d'une sourate complète dans la prière n'en a que plus de valeur »**, in R. Arnaldez, Le Coran, guide de lecture, Desclée, 1983, p. 36

[22] cf. Jean Louis Déclais : « Lecture de la deuxième sourate du Coran », in Chemin de dialogue, n° 24, 2004, « En réalité, les sourates ne sont pas des chapitres ; ce sont des unités littéraires indépendantes. Les unes sont brèves, comme un oracle, parfois étrange, noté sur un simple feuillet (cf. les sourates 102 et suivantes), ou une confession de foi lapidaire que le musulman peut mémoriser dès l'enfance (112) ; d'autres sont plus longues et constituent de petits opuscules. »

3) Chaque verset est composé de **versets** (***âyâ*t**) ; ce terme signifie également « signe » ; il est employé dans le Coran selon ces deux sens. Selon certains penseurs, les versets sont comme des bornes indicatrices, comme celles qui sont dressées sur une route pour indiquer la direction du voyageur ; en ce sens, le Coran devient un guide conduite (***hudâ***) qui fait passer des ténèbres à la lumière… Pour d'autres, chaque verset peut être considéré comme un tout indépendant, comme l'est chaque vers d'une poésie arabe… Dès lors, certains penseurs n'hésitent pas à citer un verset pour appuyer leur thèse, sans avoir à se préoccuper de l'ensemble dont il fait partie…

4) Le titre de la première sourate est très intéressant : ***Al fâtiha.*** La racine **FATAHA** signifie « ouvrir »; pour mettre en valeur la place de cette première sourate du Coran en lien avec le sens de son titre, certaines traductions française proposent des néologismes; ainsi, on traduira : **« l'ouvrante »** (Chouraqui); on trouve aussi: **« la liminaire »** (Blachère), **« ouverture »** (Berque).

Le mot Fatiha est parfois utilisé comme prénom pour le premier enfant d'une famille (Fatih, pour un garçon, Fâtiha, pour une fille); la racine **Fataha** est aussi à l'origine d'une expression importante: les « ***futuhât islamiyya*** », les « ouvertures islamiques », c'est à dire les conquêtes, les « ouvertures », - par la persuasion ou par les armes -, à l'Islam des peuples qui vivaient auparavant dans l'ignorance (*jahiliyya*) de la révélation mohammadienne; allusion donc aux conquêtes foudroyantes des premiers siècles de l'Islam[23].

L'étude du texte lui-même de la sourate **Fâtiha**[24] n'est pertinente que si l'on a, auparavant, « écouté » la psalmodie de la sourate; avec J Berque, il faut encore insister sur cet aspect**:**

« Lire des yeux ne suffit pas: du moins est-ce un préalable de l'analyse. Seulement, l'analyse aura toujours quelque chose d'un pis-aller tant qu'elle ne fera pas entrer en ligne de compte cette part tellement ressentie et si peu déchiffrée du message initial: le rythme et les sons »[25]

Verset 1 : bi-smi-l-llah er-rahmân er-rahîm.
(« Au nom de Dieu, infiniment bon et miséricordieux »

[23] Pour mémoire, on peut aussi retenir les « *futuhât al-makiyyah* », autrement dit, les « illumination de la Mekke » du soufi Ibn 'Arabi (1165-1240).

[24] Cf. l'article **Fâtiha** in EI2

[25] Berque .J: Le Coran, essai de traduction, Albin Michel, 1995, p. 735.

Toutes les sourates, sauf la 9°, commencent par la phrase: ***bis-mi allah er-rahmân er-rahîm***[26] L'expression ***bi-smi*** signifie : « au nom de »; la racine **ISM** indique le notion d'appellation, de nom.

Denise Masson commente ainsi la racine **smi**:

« Nommer quelqu'un, c'est déjà le connaître et, par conséquent saisir quelque chose de lui. Mais Dieu seul se connaissant lui-même, tel qu'il est, on peut dire que son nom appartient au domaine du mystère. Les Israélites se refusent à prononcer le « Nom » pourtant révélé à Moïse et la tradition musulmane qui attribue quatre-vingt-dix-neuf noms à Dieu, enseigne que la connaissance de centième est réservée à la vie future... »[27].

Les **« beaux noms de Dieu »**[28] constituent une pratique de dévotion usuelle en islam sunnite; on utilise une sorte de « chapelet » (***subha***) pour réciter les noms de Dieu; cette dévotion trouve sa source dans le *hadith*[29] suivant: **« A Dieu appartiennent 99 Noms, cent moins un; car Lui, l'Impair (l'Unique) aime à être désigné par ces Noms, un par un; quiconque connaît les 99 Noms entre en paradis ».**

Voici quelques « beaux noms »: le Bienfaiteur, le Miséricordieux, le Roi, le Saint, la Paix, le Croyant, le Vigilant, le Puissant et Précieux, l'Imposant, le Superbe, le Producteur, le Créateur, le continuel Pardonneur, le Dominateur, le continuel Donateur, le Dispensateur (de tous biens), le Victorieux et Révélant, le parfait Connaissant... la Lumière, le Guide, le Créateur-Inventeur, l'Eternel qui perdure sans fin, l'Héritier, Qui conduit sur la voie du bien, le Très patient...

Le mot ***ALLAH*** **(ILAH)** est le nom de la divinité: Dieu[30].

Allah désigne le Dieu Un, Créateur et Maître du Jugement; il polarise la pensée de l'islam; il en est la raison d'être. Allah était connu des Arabes d'avant l'Islam; c'était l'une

---

[26] On notera que l'expression « *bis-smi allah* » est utilisé au début de toute action importante de la vie quotidienne : au lever, au début d'un repas, en commençant un voyage etc.

[27] Cf. Note 1, 1. De la sourate 1 dans la traduction Masson.

[28] Voir l'article **Al-Asmâ' Al husna** in EI2: "Les "beaux Noms" qui sont les Noms divins. **« Dieu possède les plus Beaux Noms. Priez-le en usant (de ces Noms) »** (7, 180). La piété musulmane, de tout temps, révéra le mystère du Nom qui, tout à la fois, désigne et voile le Nommé".

« Il semble qu'une coutume syriaque (chrétienne) usait déjà de la ***subha*** pour scander une énumération de Noms divins, beaucoup plus brève que l'énumération musulmane ».

[29] « Dit » traditionnel, tradition venue de Mohammed; l'ensemble des *hadith* constitue la *sunna* (tradition*)*; ainsi le contenu de la *sunna* est l'ensemble des textes où se trouvent rapportées les paroles prononcées par Mohammed (ou le récit d'actes ou d'absences d'acte à lui attribués.

[30] Cf. L'article **Allah** in EI2.

des divinités mekkoises, peut-être la divinité suprême, en tout cas un Dieu créateur. Mais la vague notion de divinité suprême (non unique) qu'Allah semble avoir été pour la religion mekkoise, va, à la fois s'universaliser et se transcendantaliser, et devenir, par la prédication coranique, l'affirmation du Dieu Vivant, le Très Haut[31].

Louis Gardet écrit ceci[32] :

« L'existence de Dieu est tenue pour évidente et le Coran ne cherche pas à la prouver. En revanche, le Coran et à sa suite l'islam insistent continuellement sur l'unité de Dieu. Un musulman contemporain, le Dr Ismaïl al-Farûqi (Palestinien enseignant aux Etats-Unis), écrit : ***L'essence de l'islam est le témoignage de l'unicité de Dieu (tawhîd), ou si l'on préfère l'affirmation qu'il n'y a aucune divinité en dehors de Dieu. Ce tawhîd restaure l'homme dans sa dignité que certaines religions lui ont dénié en le représentant comme « déchu » ou existentiellement misérable. En l'appelant à l'exercice de ces prérogatives données par Dieu, la prédication musulmane le réhabilite et le rétablit dans son intégrité, son innocence et sa dignité. Cette vocation morale est la route vers son succès. Certainement le musulman est appelé à un nouveau théocentrisme ; mais ce sera celui dans lequel la dignité cosmique de l'homme est applaudie par Dieu et par les Anges*** **(International Review of Mission, oct. 1976, p. 399). Il présentait ainsi l'islam face à ce qu'il pensait être le christianisme… »**

Le nom de Dieu - **Allah** - est associé, le plus souvent à celui de **Muhammed**[33]; ainsi, dans la ***chahâda*** - la profession de foi -, premier des « cinq piliers » de l'Islam : **« Il n'y a de dieu que Dieu et Muhammed est son prophète »**.

Il est essentiel de noter que le contenu du mot « Dieu » présente des nuances dans chacune des trois religions révélées : **une terminologie semblable exprime des concepts sensiblement différents au regard de la théologie. Le « contenu » du Dieu révélé en Jésus-Christ est différent. Non pas totalement, mais, si l'on peut dire, « radicalement ». En ce sens qu'il ne peut y avoir deux « Dieu », malgré les visées**

---

[31] **« Le nom d'Allah est bien pour l'islam, le nom propre de Dieu: en tant qu'il exprime la déité une et incommunicable »** et Louis Gardet, auteur de l'article **« Allah »** dans l'EI2, ajoute : **« Il s'agit bien d'un Dieu personnel, parce que parfait et source de perfection, infiniment distinct de toute créature, objet de foi et d'adoration. (...) S'il laisse en son mystère la vie intime de Dieu, c'est pour insister sur la Parole communiquée aux hommes par l'intermédiaire des prophètes-envoyés, et par l'attitude intérieure exigée du croyant ».**

[32] in : Pour connaître l'islam, Cerf, p. 49.

[33] L'écriture du nom du prophète de l'Islam est transcrite de façon diverse; en général, on retiendra Muhammed, sans préjuger de ce que les auteurs peuvent écrire: Mahomet, Mohammed, Méhémet etc..

Par ailleurs, on peut noter que, dans la calligraphie, le nom de Dieu est souvent mis en regard de celui de Muhammed.

différentes, mais que la révélation de Dieu en Jésus son « enfant » est d'un tout autre ordre...

On verra qu'en Islam, l'idée fondamentale de la révélation coranique est que tout vient de Dieu, en tant que Créateur universel, et retourne à lui en tant que Rémunérateur suprême.

Les deux mots de l'expression « ***er-rahmân er-rahîm***[34] **» *vient de la même racine***: **RAHAMA**[35]: « s'apitoyer sur », avoir pitié, accorder sa miséricorde; on traduit généralement par « le Clément, le Miséricordieux »; le racine *« rahama* » connotera, au cours des siècles musulmans, la notion même de bienfait, de clémence, de miséricorde; et l'expression ***« rahmat Allah »,*** « miséricorde de Dieu » deviendra chez les auteurs spirituels, comme une évocation des profondeurs mystérieuses de la divinité dans ses rapports avec les hommes. Il y a donc, au départ de la prédication de Mohammed, l'affirmation de Dieu, ***Allah***, comme bienfaiteur, créateur, généreux, communiquant aux hommes un enseignement par l'intermédiaire d'un envoyé dont il est, de façon spéciale, le Seigneur.

On notera aussi que la racine ***RAHAMA*** est parfois rapprochée de la racine: **RAHIMA,** d'où vient le mot **Rahim,** matrice, utérus[36]; ce qui incite certains - Chouraqui - à traduire l'expression *er-rahman, er-rahîm* par : « le Matriciant, le Matriciel ». Dans un sens voisin, Jacques Berque dira: **« La racine RAHAMA évoque une solidarité afffective ».**

Les grands commentaires musulmans font souvent référence à cette double signification; ainsi, selon Râzî (1149-1209), l'origine de *rahîm* est *rahma* « car la communauté utérine entraîne la clémence et l'inclination » (VII, 166) [37].

---

[34] *Rahmân* ne s'applique qu'à Dieu ; *Rahîm* s'applique à l'homme comme à Dieu. Cf. Jacques Jomier : « Le nom divin El-Rahmân dans le Coran », in : Mélanges Louis Massignon, I.F.D. Damas, 1957.

[35] « Comme l'attestent des inscriptions sud arabiques, le nom divin al-Rahmân n'était pas inconnu ; dès le 5° siècle, Rahmanan était devenu en effet le nom propre de Dieu pour les juifs et les chrétiens du Yémen. Après la conquête abyssine du Yémen, Abrahâ, le gouverneur éthiopien, y fit ériger une stèle dont voici le début : « Avec la puissance, l'aide et la miséricorde de Rahmanan, de son Messie et de l'Esprit de Sainteté, on a écrit cette inscription ; moi, Abrahâ… » Trois éléments attirent immédiatement l'attention :

- cette inscription est chrétienne : elle commence par une invocation de la Trinité ;
- Dieu (le Père) porte le nom de Rahmanan ;
- un des attributs divins invoqués est la « miséricorde ». (E. Platti, in Islam étrange ?, Cerf, 2000, p. 72.)

[36] E. Cassin, in Le semblable et le différent, Paris, La découverte, 1987, p. 339, et note 2, indique que *rêmu* en akkadien signifie aussi bien « matrice » que « vagin », également « sein maternel » et, par extension, « compassion » et « piété ».

[37] On peut dire qu'en islam, comme chez le 3° Isaïe, il y a quelque chose de « maternel » en Dieu (tendresse, chaleur, protection, affection, bienfaisance. Léonardo Boff dans son livre Trinité et société note que le Concile de Tolède (675) parle de **« l'Utérus » du Père, dans lequel est conçu et duquel naît le Fils (DZ 526) « …** ***Sed de Patris utero, id est de substantia ejus idem Filius genitus vel natus esse credendus est*** » (p. 143). Le même auteur ajoute, p. 200-201, « Une des caractéristiques du Dieu de la révélation est la Miséricorde (Ex 33, 19 ; 34, 6-7) ; cette miséricorde est présentée sous la figure des entrailles maternelles (*rahamin*) ».

Au miroir du christianisme, il est important de noter, avec Henri Sanson, ceci : « Sans doute, Dieu n'est dit Père ni dans le Coran, ni dans les 99 noms de Dieu de l'islam, alors que, dans le christianisme, Dieu le Père fait partie du langage privilégié du Christ, du langage habituel de l'Eglise, du langage courant des chrétiens.

Toutefois, l'islam et le christianisme (le judaïsme également) ont en commun de reconnaître que, dans ses rapports avec nous, « pauvres pécheurs », Dieu est miséricordieux :

- Cela est évident dans l'islam : toutes les sourates du Coran, sauf une, commencent par : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux », et la première sourate répète la formule même plusieurs fois.
- Cela est également évident dans le christianisme : non seulement les faits et dits du Christ sont empreints de piété, de tendresse, de miséricorde (en témoignent, entre autres, les paraboles de la miséricorde de Saint Luc), mais il est notable, à cet égard, que la théologie de l'Eglise s'est développée, durant 2000 ans, en référence à la Rédemption miséricordieuse de Dieu.

La notion de miséricorde est fort riche et lourde de sens. Pour simplifier, disons que, dans les trois religions monothéistes, quand on parle de la miséricorde de Dieu, on entend signifier qu'à l'égard des hommes, Dieu a des *entrailles de mère*. C'est une façon de signifier l'insondable (« Ce que c'est un cœur de mère, personne y peut le savoir… » comme le chantait… La Marseillaise Bônoise.)

Il y a tout de même une différence entre la miséricorde islamique et la miséricorde chrétienne. Assurément, dans les deux cas, la miséricorde *descend* : elle va de Dieu aux hommes. Mais, de plus, dans le christianisme, la miséricorde habite, en même temps que le cœur du Christ, celui des hommes. C'est pourquoi le Christ peut nous dire : « Soyez miséricordieux comme votre Père des cieux est miséricordieux ».

Ainsi, la miséricorde paternelle de Dieu pour les hommes est constitutive de l'être profond de chaque humain. Au meilleur de ses entrailles, l'homme est miséricordieux, plus que haineux, vindicatif, méchant.

Dans le christianisme, mais non dans l'islam, entre Dieu et l'homme il y a connaturalité. C'est pourquoi tout ce que l'on dit de Dieu est déjà vrai de l'homme ».

Verset 2 : El-hamdu li-llah rabbi l'âlamîn
(« Louanges soient à Dieu, Seigneur de l'Univers »)

Un hadith, cité par Hani Ramadan fait dire à Mohammed : « **Allah a fait que la *rahma* comprenne cent parties. Il a retenu auprès de lui quatre-vingt-dix-neuf parties, et il a fait descendre sur terre une partie : de là vient que les créatures sont compatissantes les unes vis à vis des autres. Au point que la jument lève son sabot par crainte de toucher son poulain** » (in : Commentaire de la sourate Al-Fatiha, ed ; Tawhid, 2002.)

L'expression ***el-hamdu li-llah*** est très connue; mot à mot: « louange à Dieu ». *El hamdu* est un substantif de la racine verbale **HAMADA**, louer, glorifier, approuver, remercier, rendre grâce trouver quelqu'un digne d'éloges, proclamer les qualités de quelqu'un. Cette racine intervient dans plusieurs prénoms arabes; d'abord, **« Mohammed »[38],** « le comblé d'éloges, de louanges, le loué » ; de la même racine, on trouve les prénoms **Ahmed** « plus digne d'éloges » ou encore **Mahmoud,** « le louable », mots qui ont des sens voisins de celui de Mohammed.

Les musulmans utilisent très souvent l'expression « *el-Hamdu-lillah* »: Louange à Dieu; tout ce qui survient, - en positif, comme en négatif - est motif à dire « Louange à Dieu »[39].

Le mot ***rabbi*** vient de la racine : **RABBA**: être chef, seigneur, patron, mais aussi : « exercer l'autorité », « avoir le contrôle de » ; finalement il peut aussi signifier : celui qui contribue au développement ou à l'éducation de ses créatures[40] : *Rabb* a, à l'origine, le sens de *at-terbiya*, c'est à dire la fait d'amener progressivement une chose à son accomplissement.

Le substantif ***el-'âlamîn*** est le pluriel de *'âlam*, « monde créé » ; le pluriel indique, selon Hani Ramadan, qu' « il existe plusieurs univers : l'univers des anges, l'univers des djinns, l'univers des humains, l'univers des animaux, l'univers des végétaux etc. (…) Dieu est le maître de tous ces mondes existants, qu'il a créés et dont il assure la survie et le développement (…) Tous renvoient avec évidence au Créateur unique »[41].. M. Arkoun[42] fait remarquer que: **"Pour bien saisir la signification de ce mot ('ÂLAMA)[43] en arabe, il**

---

[38] Le nom complet est : **Abû al-Qâsim Muhammed ibn 'Abd Allah ibn 'Abd al-Muttalib ibn al-Hâshim.**

[39] L'expression *el hamdullah* en vient à signifier, dans le langage courant: « Dieu merci », « à la bonne heure ».

[40] M. Gloton traduit *rabbi* par « enseigneur ».

[41] La louange que nous adressons à Dieu est d'autant plus sincère que nous connaissons les qualités de celui qui est loué, écrit Hani Ramadan ; et de citer son grand père Hassan al Banna : **« Plus cette connaissance est vaste et complète, plus celui qui loue est sincère. De là vient qu'il incombe aux musulmans de faire un effort considérable pour découvrir les secrets que cache l'univers, pour en connaître les forces et les choses admirables qu'il renferme. Ainsi, ils prendront réellement conscience de la grandeur du Créateur. Leur louange à Dieu et les éloges seront sincères, issues d'une réelle compréhension, d'un sentiment profond du cœur, d'une estimation rationnelle, et ne seront pas seulement le fait de propos prononcés par imitation, ou le fait d'un culte hérité. De là vient que la plus grande louange et le plus grand éloge, c'est l'éloge que Dieu le très glorieux fait de lui-même. Le Prophète invoquait Dieu en disant : « Gloire à toi. Nous ne pouvons te louer en comprenant ta juste valeur. Tu es tel que tu t'es loué toi-même. »** (op. cit. p. 25-26)

[42] Cf. in *op. cit*. p. 53

[43] Selon M. Gloton, la racine **'alama** a deux séries de sens dans le Coran : 1) Marquer, distinguer par une marque, un signe, fixer, fendre, 2) Discerner, signifier, établir un lien entre différents signes, savoir, connaître, être savant, savoir distinguer une chose d'une autre, être instruit, avoir conscience de surpasser quelqu'un en science…

convient (…) de rappeler ses différentes acceptions en syriaque. Dans cette langue, *'olam*, pl. *'olmîn* signifie d'abord "siècle, éternité, âge", puis, par extension, "le siècle présent", c'est à dire "le monde, les hommes".

Selon certains, cette expression peut être rattachée à deux racines voisines : **Âlama**, monde, univers, et **'ALIMA**[44]: connaître, savoir[45]. On « joue » sur les deux racines...

Verset 3 : Reprise de l'expression er-rahmân er-rahîm
(« Infiniment bon et miséricordieux »)

Verset 4 : mâliki yaôm ed-dîn
(« Souverain du Jour du Jugement »)

Le mot ***mâliki*** est un substantif de la racine : **MALAKA,** qui signifie : contenir contrôler, gouverner, régner, exercer l'autorité... Mais, on peut aussi « entendre » une autre racine, **MALAK/MALÂ-IK,** qui signifie : ange/anges[46].

L'expression ***iôm ed-dîn*** signifie : jour du Jugement, (jour de l'« allégeance », dit Berque). La racine **DANA**: exprime la « domination exercée ou subie »; ici, elle signifie : adhérer à une religion, croyance, confession religieuse.

L'expression **Dîn[47]** a plusieurs nuances:

a) elle signifie le jour du jugement, de la rétribution finale;
b) mais elle peut aussi signifier : coutume religieuse avec le sens de « dette » : ce qui est dû à Dieu, l'ensemble des obligations imposées par Dieu;
c) enfin, le mot est souvent traduit tout simplement par « religion » ou encore : « foi » : en ce sens, l'Islam est « la » religion par excellence.

L'annonce du « jour du jugement »[48] est l'une des toutes premières et principales prédications coraniques; elle se situe dans la perspective de la résurrection; ce sera

[44] On trouvera aussi cette même racine dans la première sourate révélée (96).

[46] Le Coran parle souvent des anges ; mais il est muet sur leur nature et leur origine : **"Louange à Dieu, Créateur des cieux et de la terre, qui prend pour messagers les Anges, pourvus de deux, de trois ou de quatre ailes! Il ajoute à la création ce qu'il veut. Dieu est puissant sur toute chose"** (35, 1). En général, les anges sont définis par leur fonction. Les traditions et surtout les légendes eschatologiques broderont très largement sur le texte du Coran et la piété populaire se plaira à détailler sans fin sur le rôle des anges et la personnalité d'entre eux. Ici le mot ***Mâlik*** est à entendre comme "souverain"; mais il est intéressant de voir que la racine évoque aussi les anges.

[47] On peut se reporter à l'article « Religion » (Jacques Jomier) du Dictionnaire de l'Islam, religion et civilisation, Encylopaedia Universalis - Albin Michel, 1997.

[48] « D'après Ibn 'Abbas, c'est le jour où les actions des créatures seront comptées. Le jour où elles se lèveront, et où Dieu les rétribuera selon leurs actions : le bien pour le bien et le mal pour la mal, à moins qu'il ne pardonne. Lui seul commandera » cité in Hani Ramadan, p. 29.

le rassemblement de toute la race adamique et chacun recevra selon ses oeuvres; de là, la conception coranique de l'enfer et du paradis[49].

Verset 5 : iyâka na'budu
wa iyâka nasta'în
(« C'est toi (seul) que nous adorons
Toi (seul) dont nous implorons l'aide »)

L'expression ***îakâ*** peut se traduire par : « c'est toi que ».

na'boudu est une forme verbale (au présent) à la première personne du pluriel d'une racine : **'ABADA** qui signifie servir, être en service, faire des efforts, s'évertuer, se dévouer, exercer une fonction, rendre un culte, adorer, vénérer; d'où le substantif ***'abd***: serviteur, esclave, adorateur, adorant, servant ; cette racine est à l'origine de nombreux prénoms musulmans, tels que : Abdallah, Abderrahmân etc...

La même racine est à la source d'une expression importante, en islam: ***el-'ibâdât***: les « pratiques cultuelles et rituelles » du « service divin » que constituent les « cinq piliers » de l'islam : la profession de foi (*chahâda*), la prière *(salât*), l'impôt légal (*zakat)*, le jeûne du mois de Ramadan, le *hajj*[50].

Voici ce qu'écrit Jomier **:**

---

[49] « Pour ce qui de la notion fondamentaliste de religion, écrit Hocine Mohammed Benkheira, référons-nous à Mawdûdî, auteur contemporain à succès (...) S'inspirant de la lexicographie arabe et de l'exégèse *qur'ânique*, Mawdûdî distingue **quatre acceptions du mot dîn (religion)**

- **le pouvoir, l'autorité (*mulk, sultân*);**
- **la récompense ou la punition (*jazâ', hisâb*);**
- **l'obéissance, l'asservissement (*tâ'a, dill, 'ubûdiyya*);**
- **la voie, le chemin (*tarîqa, minhâj*).**

Et H. Benkheira, de citer Mawdûdî, pour lequel la dernière acception est la plus importante: **« Ce que l'on veut signifier par la voie de la** *vie (minhaj el hayât)***, c'est la voie pour la totalité de la vie, non la voie pour une branche ou un domaine seulement. De même, cela ne veut pas dire la voie pour les individus seulement, mais également la voie pour l'ensemble de la société humaine. De même, ce n'est pas une voie propre à une contrée, à une nation déterminée ou à une époque précise, mais une voie pour l'action générale et universelle, incluant la totalité des domaines de l'existence humaine, qu'elle soit individuelle ou collective... »**

Commentaire de l'auteur: **« On peut être effrayé, à juste titre par cette définition totalitaire du concept de religion, mais il faut bien admettre qu'elle n'est pas une invention du fondamentalisme contemporain, car elle était déjà présente chez de nombreux auteurs médiévaux, notamment dans le hanbalisme. »** in: L'amour de la loi. Essai sur la normativité en Islâm, Paris, PUF, col. Politique d'aujourd'hui, 1997, p. 19-20.

[50] Ces cinq « piliers » de l'islam seront étudiés plus tard, au chapitre 8.

« L’adoration de Dieu est une exigence manifeste de l’islam. Deux orientations sont possibles : celle des hommes opposés à l’existence des intermédiaires entre Dieu et l’homme avec, en face, celle des hommes qui admettent à certaines conditions, des intermédiaires. Les premiers, comme les wahhabites et plus d’un réformateur moderne s’opposent farouchement au culte des saints. Lorsque les wahhabites avec Ibn Saoud s’emparèrent des lieux saints de l’islam en Arabie (1924-1926), ils détruisirent de nombreux tombeaux, dont celui d’Eve, la femme d’Adam, à Jedda, et, dans ce dernier cas, le geste se comprend car il n’y avait là rien d’historique. Par contre, ils n’osèrent pas s’attaquer au tombeau de Mohammed, le prophète de l’islam, à Médine. En revanche, bien des musulmans, spécialement les chiites, vénèrent des tombes saintes tout en affirmant n’adorer que Dieu seul. La lumière de Dieu rejaillit pour eux sur ses serviteurs et ses servantes.[51] »

L’expression ***wa î-âka nast’aîn*** reprend, après une conjonction de coordination ***(wa)***, le même type de construction grammaticale que l’expression précédente; seule, la racine verbale change; ici, c’est la racine **‘AWANA :** aider; la forme verbale utilisée (10°) indique l’effort pour faire appel à, demander l’assistance de, recourir à...

Dans le commentaire de Hani Ramadan, ce verset est présenté comme très important : **« Dieu et son adorateur se partagent (ce verset) : <<C’est toi que nous adorons>> : c’est la part qui revient à Dieu ; <<et c’est de toi que nous implorons secours>> : c’est la part qui revient à l’adorateur. Ce verset résume ainsi l’essentiel de la foi musulmane, qui établit la relation qui va de l’adorateur à Dieu et de Dieu à l’adorateur. Ce lien est déterminé par deux termes : l’adoration et l’imploration. Dieu est connu en tant qu’il est Allah, c’est à dire Celui qui seul mérite d’être adoré. Il est connu en tant qu’il *er-Rabb*, c’est à dire celui qui seul est le Maître des mondes, qu’il a créés et dont il assure le développement. »[52]**

Hani Ramadan cite, par ailleurs, un commentaire de Ibn Taymiyya (penseur musulman du 14° siècle et qui est une référence essentielle des islamistes contemporains) :

---

[51] Op. cit. p. 544-545.

[52] Op. cit. p. 34.

« J'ai médité sur l'invocation la plus utile : il m'est apparu que celle qui consiste à demander à Dieu son aide pour obtenir son agrément. Puis j'ai observé que cette invocation se trouvait dans la Fâtiha, dans le (verset) : « C'est toi que nous adorons et c'est de toi que nous implorons secours ». »[53]

Voici, toujours cité par Hani Ramadan, un Hadith de Al Bukhâri à l'appui de la double dimension adoration et imploration de ce verset de la Fâtiha : « **Dans le hadith, il est rapporté que le Prophète, lorsqu'il se levait pour accomplir la prière de la nuit, invoquait Dieu en ces termes :**

Ô Dieu, à toi toute louange ! Tu es Celui qui ordonne les cieux et la terre et ceux qui s'y trouvent.

A toi toute louange ! tu détiens la royauté des cieux et de la terre et de ceux qui s'y trouvent.

A toi toute louange ! Tu es la lumière des cieux et de la terre et de ceux qui s'y trouvent.

A toi toute louange ! tu es la vérité. Ta promesse est vérité. Ta rencontre est vérité **(dans le sens : cette rencontre se réalisera avec certitude)**

La paradis est vérité, et l'enfer est vérité. Les Prophètes sont vérité. Muhammed est vérité.

Ô Dieu, c'est à toi que je me soumets. C'est en toi que je crois. C'est vers toi que je reviens. C'est pour toi que je prends parti. C'est à ton jugement que je me tiens.

Pardonne-moi donc mes erreurs passées et à venir, ce que j'ai caché et ce que j'ai montré, et ce que toi, tu connais mieux de moi.

C'est toi qui fais avancer, et c'est toi qui fais reculer. Il n'y a de dieu que toi. Et nulle puissance, sinon par Dieu »

Verset 6 : ihdinâ sirât el mustaqîm
(« Guide-nous sur la Voie droite »)

ihdina est une forme impérative (présent), à la première personne du pluriel, de la racine : **HADA** : diriger guider, indiquer le bon chemin; d'où « faire du prosélytisme ». Dans la tradition musulmane, on aimera parler de la ***houda*** pour indiquer la « voie droite », - la « guidance », traduisent certains -. Chaque fois que le Coran emploie des mots qui suggèrent l'idée de direction, de guidance, il faut comprendre qu'il s'agit de la « Direction » dans la voie droite, celle qui conduit les hommes vers la vraie religion et qui les y maintient. Le Coran est la « Direction » » par excellence, comme l'islam est la religion par excellence.

Notons que le mot « guider », l'expression de la « Voie droite » n'ont rien d'original. Comme le souligne Jomier, **« Ils se trouvent dans la Bible (voir le psaume 27/28). En revanche, la nature de cette voie, le sens de l'histoire du monde sont**

[53] Idem, p. 42.

nettement différents d'un côté comme de l'autre. Dans la perspective de l'islam, il n'y a eu et il n'y aura qu'une seule religion valable depuis la fondation du monde jusqu'au jugement dernier. Cette religion, l'islam, professe sur Dieu ce que la nature et le sentiment religieux apprennent aux hommes. L'homme a tout ce qu'il faut pour choisir le bien et éviter le mal à condition que son cœur soit pur de tout polythéisme. Seule d'adoration d'êtres ou de puissances divinisées à côté de Dieu déboussole l'homme. Mais depuis le péché d'Adam, très vite pardonné, Dieu a promis de guider les hommes. Il le fait par des prophètes envoyés, des livres révélés et des législations qui, elles, peuvent varier[54] »

S-sirât est un mot qui se traduit par : chemin.

El-mustaqîm vient d'une racine : **QAMA** ; la forme ***istaqama*** signifie : se dresser, se tenir debout, correctement, droit, de manière orthodoxe, probe, correcte, intègre, loyale etc... L'expression ***sirat el mustaqîm*** signifie ici: le droit chemin.

Voici un commentaire de Hassan al Banna sur ce « droit chemin » :

« L'homme a besoin d'être guidé dans ce droit chemin pour chaque parole, pour chaque action, pour chaque pensée et chaque idée qui lui viennent à l'esprit. Car, à tous ces niveaux, il se trouve entre la négligence et l'exagération, et chacune de ces attitudes lui est nuisible. Ce qui est toujours utile et profitable, c'est la ligne médiane, c'est à dire le droit chemin vers lequel nous demandons à être guidé par Dieu, qu'il soit béni et exalté, au moyen de ce verset. »[55]

Verset 7 : sirât el-lazîna ana'mta 'alayîm
ghayri l-maghdûbi 'alayîm
wa lâ dâlîn.
(« La Voie de ceux à qui tu as accordé tes bienfaits,
Non de ceux qui ont encouru ta colère
Ni de ceux qui sont l'égarement »)

Cet verset reprend d'abord le même mot de ***sirât***, (chemin), suivi d'une forme équivalente, en français, à un pronom relatif : ***el-lazîna***. La forme ***ana'mta*** vient d'une racine verbale **NA'AMA,** qui signifie: vivre dans le bien-être; d'où accorder, conférer (du bienfait). L'expression ***'alayîm*** peut se traduire, en mot à mot, par « pour eux »; elle sera reprise quelques mots plus bas, avec la même signification. Le mot ***ghayri*** indique une négation; le substantif ***el-maghdûbi*** vient de la racine **GHADABA** : se fâcher, s'irriter; d'où : provoquer

---

[54] Id. p. 545

[55] Hassan al-Banna : Maqâsid al-Qur'ân, p. 53, cite par H. Ramadan, in op.cit. p. 48.

la colère. Ici, on peut traduire mot à mot : (*et non pas le chemin de*) « ceux qui encourent la colère (de Dieu) pour eux ».

Enfin, l'expression ***wa lâ*** (et ne...pas***) dâlîn***: vient de la racine **DALLA**, qui signifie s'égarer, s'écarter du droit chemin, se tromper de route, se fourvoyer; ici, « les égarés »[56].

Le dernier verset de cette sourate a été l'objet de nombreux commentaires; certains sont franchement polémiques; d'autres plus nuancés : qui sont « ceux qui encourent la colère de Dieu », qui sont les « égarés »?

Voici un commentaire musulman dans une traduction contemporaine :

« Tous les exégètes sont d'accord pour comprendre que ce sont les Juifs qui ont encouru la colère de Dieu pour avoir quitté la juste voie d'Abraham et de Moïse et pour avoir complètement dénaturé les Ecritures et que ce sont les Chrétiens qui sont les égarés pour avoir obscurci Son attribut d'unicité par la dissociation ou l'association appelée « trinité » » (sic) (Salah ed-dîn Kechrid)[57]

Commentaire analogue de Hamza Boubekeur[58]: **« Tous les commentateurs affirment que par « ceux qui ont démérité de Ta grâce » il faut entendre les Juifs et par « égarés » les Chrétiens, par référence à la sourate 5, 59, 63-82. Râzi pense cependant qu'il s'agit d'un sens plus général. Il faudrait, selon lui, entendre par cette expression - et c'est notre point de vue (i.e. de H. B) - *'arwâh khabîtha* (âmes perverses, corrompues) et *kuffâr* (réfractaires à la vérité, mécréants). La première expression désignerait les dévoyés, les vicieux, les transgresseurs (*fussâq*), et la seconde, les infidèles (*kuffâr*) (Râzi, 1, 186) »**

Pour H. Ramadan[59], **ce verset montre qu'il existe trois catégories de personnes ; ceux que Dieu a guidés et comblés de ses bienfaits (les musulmans), ceux qui ont encouru la colère divine (« ceux qui, ayant reconnu la vérité, ont refusé cependant de la suivre, par orgueil ou par entêtement, ou tout simplement par manque de volonté. C'est pourquoi ils ont encouru la colère de Dieu. Le Coran en donne un exemple explicite, parlant de ceux qui, parmi les juifs, se sont rebellés contre l'ordre divin » et de citer la sourate 5, verset 9. « La troisième catégorie comprend à l'inverse ceux qui ont la**

[56] M. Gloton traduit, quant à lui : « La voie de ceux à qui Tu as dispensé Tes bienfaits, de ceux qui n'ont pas encouru Ton courroux et *qui ne s'égarent point* ».

[57] Evidemment, cette manière d'envisager le dogme chrétien de la Trinité n'a absolument rien à voir avec ce que dit la Théologie chrétienne sur ce sujet : il est tout simplement ridicule de considérer le Christianisme comme du "polythéisme".

[58] Dans son commentaire de la sourate Fâtiha au verset 7.

[59] Op. Cit. P. 52 sq.

volonté d'agir, mais ne reconnaissent pas la vérité en tant que telle. Le Coran donne l'exemple des chrétiens qui divinisèrent Jésus » et de citer la sourate 5, 77.

R. Blachère est plus nuancé sur ce sujet délicat: « **Une tradition qu'on fait remonter jusqu'au Prophète dit que les *égarés* désigne les Chrétiens, et que *ni ceux qui sont l'objet de ton courroux* représente les Juifs. C'est en se fondant sur cette donnée que certains exégètes ont considéré cette sourate comme médinoise. Il est cependant sûr que cette interprétation est insoutenable à cause de la négation en tête de la seconde expression. En réalité, l'idée vaut pour les Infidèles en général** ».

J. Berque s'en tient à ceci: « **Beaucoup de commentateurs ont pensé que ces mots, d'inégale rigueur, désignent respectivement Juifs et Chrétiens. Nous leur maintenons leur portée générale, maîtresse d'applications permanentes** ».

J. Jomier écrit : « **Les dernières phrases de la Fâtiha rejettent formellement les voies autres que celles de l'islam. Pendant longtemps, des commentateurs ont proposé que l'on voie les juifs dans ceux qui sont l'objet de la « colère de Dieu » et les chrétiens dans les « égarés ». En revanche, aujourd'hui, bien des commentateurs refusent ces applications précises et ne voient que le côté positif de cette fin de prière. Les musulmans seuls sont dans la bonne voie[60]. »**

Commentaire final de H. Ramadan : « **Seuls sont comblés des bienfaits de Dieu, ici-bas et dans l'au-delà, ceux qui s'engagent sur la voie du savoir authentique et de la volonté sincère. En d'autres termes : ceux qui, adorant Dieu seul, suivent l'exemple du Prophète. »**

Au demeurant, il faudrait aussi citer ce commentaire d'un mystique algérien :

« Ceux qui encourent la colère sont les groupes de ceux qui ne connaissent pas ce qu'ils adorent et ne se le représentent que de façon sensible, comme une lumière, un soleil, un astre, une image ou une idole (autrement dit les idolâtres). Les égarés signifient ceux qui sont dans la perplexité… toujours en train d'avancer et de reculer. »[61]

Conclusion

Cette sourate est donc très importante dans la tradition musulmane; c'est de tout évidence l'une de celles que tout musulman, de Rabat à Pékin ne peut ignorer; c'est aussi

[60] Op. cit. p. 545-546.

[61] 'Abd-al-Qâdri Al Djazâ'iri, Le livre des Haltes, op. cit., p. 387.

l'une de celles qui a été le plus commentée, et par les musulmans[62], et par des non-musulmans; ces derniers, d'ailleurs, avec un réel bonheur[63], même si ce type de commentaires n'est pas encore « reçus » en Islam.

La concision sonore[64] de cette sourate, « la plénitude de ses suggestions font, écrit Berque, que les commentateurs ont déployé, pour l'expliquer, des trésors de science grammaticale, d'information théologique, pour ne rien dire des élévations mystiques[65]. Souveraineté (*rubûbiya*) et miséricorde (*rahm*a): voilà les deux caractères

---

[62] Voici une dernière citation de H. Ramadan, en référence au commentaire de Sayyid Qutb : **« Le sens universel de l'adoration de Dieu seul annonce dans la Fâtiha, selon l'expression heureuse de Sayyid Qutb *« la naissance d'une libération humaine complète et entière : libération de la servilité aux conjonctures, aux systèmes, aux situations. Lorsque c'est Dieu seul qui est adoré, Dieu seul dont on implore secours, cela signifie que la conscience humaine s'est débarrassée de son asservissement aux systèmes, aux situations et aux personnes, tout comme elle s'est débarrassée de son asservissement aux légendes, aux conjonctures et aux fables. »* (Fî zilâl al-Qur'ân, vol. 1, p. 25) (…) C'est ainsi que la Fâtiha nous invite à la vraie vie : celle qui établit un lien indissociable entre une spiritualité pure de toute représentation malsaine, et un engagement dans l'histoire des hommes, au service de la plus noble cause, celle de la soumission à Dieu.**

[63] On n'a pas traité ici, de la structure littéraire de cette sourate. Il faut cependant signaler l'étude magistrale de Michel Cuypers: "Structures rhétoriques dans le Coran", in MIDEO, XXII, 1995. La disposition typographique qu'il fait de cette sourate indique quelques lignes directrices de compréhension:

1 - Au nom de DIEU, *le Très-Miséricordieux, le Miséricordieux*,
2 - Louange à DIEU, Seigneur des mondes,

3 = *le Très Miséricordieux, le Miséricordieux*,
4 = Souverain du Jour du jugement.

5 + Toi nous adorons
et Toi nous sollicitons.

6 - Guide-nous dans la *voie* droite,
7 - la *voie* de ceux que tu as gratifiés,

= NON de ceux qui ont encouru ta colère,
= NI des égarés.

Voici le commentaire final:
"Le concentrisme de la sourate apparaît nettement: un segment central exprime en 2 membres le contenu même des 2 morceaux symétriques qu'il sépare, dont l'un est une prière d'adoration, l'autre une prière de demande, les deux formes essentielles et complémentaires de la prière".

[64] cf. M. Arkoun: "On se contentera de noter sans plus, la présence d'une rime *îm* alternant avec *în*. Du point de vue des phonèmes, on relève une prédominance de *mîm* (15), de *lâm* (12), de *nûn* (12), *'în* (5), *ha* (5). On sait que l'exégèse classique attache, en outre, une valeur symbolique à chaque phonème et au nombre d'occurrences. L'étude prosodique des signes doit donc se prolonger par une étude symbolique" *op. cit.* p.58-59.

[65] A la fin de l'article cité, p. 65, M. Arkoun écrit: "Les anciens avaient parfaitement perçu cette ouverture des termes et expressions sur des instances très vastes en indiquant que:
- *al-hamdu li-llâhi...al-rahîm*, renvoie à la science des fondements ontologiques et méthodologiques de la connaissance (*'ilm al-usûl*);
- *mâliki yawmi-l-dîn*: à l'eschatologie;

dominants des rapports de Dieu avec l'homme et avec l'univers. On notera d'emblée la prépondérance, comme statistique, du second concept. »

- *iyyâka na'budu*: au culte;
- *hdinâ-s-sirât al-mustaqîm*: à l'éthique;
- *gayri-l-magdûbi...dâllîn*: histoire spirituelle de l'humanité: thèmes de la symbolique du mal traités dans les récits (*qisas*) sur les peuples anciens".

Cf. B. du Chaffaut : **« Le projet de Mohammed Arkoun est d'appliquer au texte coranique les méthodes d'approches des textes telles que les ont mises au point les sciences humaines, notamment la sémantique et la sémiologie, et ceci à partir de trois approches ; une approche linguistique qui étudie le texte dans sa totalité pour en révéler les structures internes, une approche anthropologique qui dévoile la structure mythique des récits coraniques, enfin, une approche épistémologique qui appréhenderait les commentaires coraniques comme autant de moments de la conscience musulmane, situés dans leur époque »** in : Ethique de l'aumône et la place du pauvre dans la pensée de Sayyid QUTB, Institut catholique de Lyon, 1992, p. 56.